

Vive la vie!

Vu au Festival des films du monde. *J'ai horreur de l'amour* de Laurence Ferreira Barbosa

Marco de Blois

Numéro 90, hiver 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/23738ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

de Blois, M. (1998). Compte rendu de [Vive la vie! / Vu au Festival des films du monde. *J'ai horreur de l'amour* de Laurence Ferreira Barbosa]. *24 images*, (90), 53–53.

J'AI HORREUR DE L'AMOUR DE LAURENCE FERREIRA BARBOSA

VIVE LA VIE!

PAR MARCO DE BLOIS



Jeanne Balibar et Laurent Lucas.

Comment est-il possible en 1997 de faire encore un film sur le sida? Comment peut-on aller plus loin dans le pathétisme? Comment garder au sujet sa gravité tout en évitant de devenir geignard? Laurence Ferreira Barbosa ne s'est peut-être pas posé toutes ces questions en tournant *J'ai horreur de l'amour*, mais elle marque néanmoins un point en s'en prenant non pas au sida, mais au chantage par le sida, ou si on veut à cette façon de solliciter l'attention par la pitié. En clair, elle refuse que la maladie serve de prétexte au mélodrame. Elle croit avant tout à la dignité des hommes et des femmes et le démontre avec éloquence dans ce film tragicomique au ton près de la polémique, et l'on regrette d'ailleurs qu'aucun distributeur n'ait cru bon de l'amener sur les écrans québécois.

La cinéaste y affirme notamment son talent dans la création de personnages forts. Annie, jeune médecin, traite deux patients. Elle tombe en amour avec le premier, Laurent, jeune homme atteint de la maladie et qui refuse de se soigner, vivant un spleen de la mort imminente, mais cette liaison aura comme effet de lui redonner le goût de vivre. Elle a avec le second, Richard, un hypocondriaque convaincu d'avoir toutes les maladies, une très brève aventure (quelques caresses), jusqu'à ce qu'il l'accuse, à son

grand étonnement, de lui avoir transmis le virus et de refuser de lui porter secours. La cinéaste dessine ces personnages avec une efficacité que l'on retrouve habituellement dans le cinéma dit «grand public», opposant le style de jeu des acteurs masculins (impassible/agité), leur physionomie (maigre/replet) et leur façon de parler (posé/verbeux). Au surplus, toujours dans cet esprit d'opposition, le dénouement de sa relation avec Laurent s'inscrit dans une certaine tradition sentimentale française, tandis que Richard, devenu dangereux, finira par menacer le couple comme dans un thriller à l'américaine, pénétrant dans le cadre sans qu'on s'y attende, habitant les pourtours de l'espace.

Interprétant l'hypocondriaque, Jean-Quentin Châtelain fait d'abord rire par son visage rondet et ses manières de jeune bourgeois anxieux. Mais il se fait délirant à mesure que se développe le récit et il se transforme à la fin en fou franchement inquiétant. Mais au-delà de cette caricature de la surdramatisation du sida, il y a aussi dans *J'ai horreur de l'amour* une scène audacieuse qui risque de faire grincer quelques dents. À l'hôpital, Laurent se fait accoster par un militant de la lutte anti-sida qui l'incite à se joindre à leur groupe. La réalisatrice traite ce militant comme une présence parasitaire. En fait, il tombe sur les

nerfs: son engagement politique est stéréotypé, ses propos appris par cœur sont une ritournelle cacophonique et la réalisatrice le montre toujours surgissant du hors champ. Si l'aliénation de Richard est loufoque, celle du militant apparaît attristante puisqu'elle se nourrit de bonne conscience et d'idéologies creuses, ce qui, du coup, banalise la maladie. Quant à Richard, avec ses envies de meurtre, il est comme le virus qui s'attaque à l'histoire d'amour d'Annie et Laurent.

Avec autant d'ironie que de lucidité, la réalisatrice dresse un remarquable portrait de société qui fait redécouvrir la gravité des choses et des émotions. C'est comme Joe Dassin: à deux reprises, il y chante *On s'est aimé comme on se quitte*, et on redécouvre cet air, qu'on ne croyait pas si émouvant. ■

J'AI HORREUR DE L'AMOUR

France 1997. Ré. et scé.: Laurence Ferreira Barbosa. Ph.: Emmanuel Machuel. Mont.: Emmanuelle Castro. Int.: Jeanne Balibar, Jean-Quentin Châtelain, Laurent Lucas, Bruno Lochet, Alexandra London. 134 minutes. Couleur.